



## Bucarest, l'éternel retour

Samuel Rufat

### ► To cite this version:

Samuel Rufat. Bucarest, l'éternel retour. Géographie et cultures, 2008, 65, pp. 53-72. 10.4000/gc.1168 . hal-00274568v3

**HAL Id: hal-00274568**

**<https://hal.science/hal-00274568v3>**

Submitted on 26 Mar 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Bucarest, l'éternel retour

Samuel Rufat, Université de Lyon, UMR 5600, [Samuel.Rufat@ens-lsh.fr](mailto:Samuel.Rufat@ens-lsh.fr)

**Résumé** : Bucarest est une ville en perpétuelle reconstruction. Au cours des deux derniers siècles, deux séries de crises se font écho, traumatisants les tissus et les esprits. Le retour périodique d'invasions et de catastrophes est à la fois l'origine et le prétexte d'un programme de modernisation qui alimente à son tour les destructions pendant un siècle et demi. L'urbanisme de Ceausescu est mis sur le banc d'accusation, malgré ses similarités avec les opérations précédentes, à la recherche d'une capitale idéale. Après chaque traumatisme, les traits traditionnels de la ville se redéployent, puis entrent à nouveau en conflit avec une ville fantasmée.

**Mots-clés** : Bucarest, catastrophe, risque, destruction, reconstruction, cycle, urbanisme, traumatisme, fantasme, représentations

« Si sur Bucarest n'avaient pas cent fois passé et repassé le sabre, le feu, l'eau, les tremblements de terre, les Turcs, les Tatares, les Hongrois, les Russes et les Autrichiens, et surtout les mauvais princes (...), cette capitale n'aurait rien à envier à Vienne ou à Berlin. »  
Ion GHICA, 1879, *Convorbire Economice*<sup>1</sup>

Lorsque Bucarest devient capitale des Provinces Unies (Valachie et Moldavie en 1859) puis du Royaume de Roumanie (1881), ses habitants cherchent à la mesurer à l'aune des capitales européennes. Ils témoignent alors de paysages juxtaposant palais et huttes, caravansérails et petites églises orthodoxes, au milieu de vignes et de vergers, parcourus par des chemins en terre et des terrains vagues, en reprenant les descriptions faites par les voyageurs occidentaux. Ces descriptions vont alors cristalliser les représentations autour de deux leitmotivs : la ville « restée entre Orient et Occident », la ville qui ressemble à une « juxtaposition de villages ». Au moment où le jeune royaume cherche à trouver une place dans le concert des nations européennes, ces traits de la capitale semblent être autant de « défauts ». Pour les expliquer ou les excuser, les Roumains et leurs hôtes occidentaux font appel à un « destin tragique » fait d'invasions, de catastrophes et de despotes.

Bucarest, fondée vers 1459, soit peu après la chute de Constantinople, n'abrite aujourd'hui que quelques monuments antérieurs au XIX<sup>ème</sup> siècle, des petites églises au demeurant régulièrement reconstruites. La ville a connu une longue série de crises qui la mette en situation de perpétuelle reconstruction. Depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, deux cycles semblent se faire écho, faits de conflits, d'occupations militaires, d'incendies, de séismes, d'inondations et d'opérations d'urbanisme de grande ampleur. Ces cycles de destructions ont profondément modifié l'image de la capitale, d'autant que Constantinople avait cessé d'être le modèle urbain et que d'autres référents guident les reconstructions. Dans les années 1830, c'est l'occupant russe qui importe les principes d'embellissement de l'urbanisme classique. A partir des années 1860, l'Etat fait appel à des architectes français et s'inspire des travaux d'Hausmann ; toutefois à la fin du siècle, l'étendue de la capitale conduit plutôt à la comparer à Londres ou à Berlin. Après la Seconde guerre mondiale, l'industrialisation de Bucarest et son extension radioconcentrique sont faits sur le modèle soviétique ; enfin dans les années 1980, la construction du Centre Civique s'inspirant de Pyongyang<sup>2</sup> passe par la destruction du quartier Uranus, sur une colline centrale.

<sup>1</sup> Les citations d'ouvrages en roumain sont traduites par l'auteur à l'exception des travaux de Dana Harhoiu, publiés à Bucarest en édition bilingue (français et roumain).

<sup>2</sup> DANTA D., 1993, « Ceausescu's Bucharest », *The Geographical Review*, vol. 83, n° 2, p. 175

Traumatismes et reconstructions rythment donc le devenir de Bucarest et donnent naissance au tournant du XX<sup>ème</sup> siècle à une littérature nostalgique<sup>3</sup>. A chaque reconstruction apparaît la même préoccupation depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle : remédier aux « défauts » de la capitale. Ce programme de modernisation cherche en fait à éradiquer une partie de ses fondements. Deux préoccupations se font récurrentes, d'une part « urbaniser » la capitale, d'autre part, la doter de monuments, d'un centre capable de supporter la comparaison avec les autres capitales européennes. Toutefois, il semble qu'à chaque fois les constructions nouvelles, qui se veulent en rupture avec le passé, se greffent malgré l'ampleur des destructions sur les structures antérieures, par un retour des projets et des pratiques, sans réellement parvenir à faire une ville nouvelle.

C'est cette question de l'interférence entre deux registres d'effets urbains, qui alimentent en retour les destructions, que l'article propose d'explorer. La littérature sur Bucarest est abondante : littérature de voyage, littérature d'auteurs, ouvrages d'urbanistes et d'architectes... à travers ces textes deux images se dessinent, la ville traumatisée, la ville fantasmée. Comment ces deux images se nourrissent l'une l'autre ? Comment des stéréotypes interfèrent-ils pour produire l'espace urbain ? Comment la cristallisation de ces deux images débouche-t-elle sur la mise en place de cycles urbanistiques ? Et quelle place reste-t-il aux habitants d'une capitale qui cherche constamment à faire peau neuve ?

### Bucarest, sous le signe d'un perpétuel recommencement

Bucarest a été profondément affectée par les cycles de crises et de destructions, qui semblent la condamner au recommencement. Au début du siècle dernier, Frédéric Damé relève que « Bucarest avait à peine commencé son développement qu'une série de fléaux vinrent d'année en année détruire tout ce qui avait été fait dans l'intervalle » (p. 335). Aujourd'hui, la crise la plus présente dans les esprits est due aux effets cumulés du séisme de mars 1977 et de la politique de « systématisation » qui a tenu lieu de reconstruction. Les publications récentes sur le « Bucarest d'antan » font référence à la période de l'Entre-deux-guerres comme à un âge d'or de la capitale, soulignant que les Bucarestois aimaient alors appeler leur ville le « petit Paris ». A cette époque, le discours nostalgique existait déjà et déjà il dénonçait la brutalité des opérations d'urbanisme. Les tenants de la modernisation sont alors accusés de mégalomanie<sup>4</sup> et de banaliser la capitale en l'occidentalisant<sup>5</sup>. Cette nostalgie est en partie celle d'une ville fantasmée. Les bouleversements troublent les mémoires<sup>6</sup> qui se focalisent non sur des héritages mais sur des projets, sur des images construites comme autant de discours volontaristes. Ainsi, l'image de la « cité jardin », qui est aujourd'hui souvent utilisée pour évoquer la capitale au XIX<sup>ème</sup> siècle, est bien différente de celles de « conglomérat de villages » ou « huttes cachées dans des vignes immenses<sup>7</sup> » utilisées

---

<sup>3</sup> Cette tradition naît avec des ouvrages d'histoire, dont le premier est celui de Gheorghe IONNESCU-GION, *Istoria Bucureștilor* en 1899, et des mémoires, notamment celles de Radu ROSETTI, *Amintiri* en 1922.

<sup>4</sup> « Une volonté de la création épouvantable, la plus folle ; dans la première moitié du siècle, les Roumains aussi deviennent mégalomanes, ils se croient le centre de l'attention universelle et veulent atteindre en 20 ans ce que d'autres Etats, plus heureux et plus riches, avaient réalisé en 300 ans. Ce qui caractérise toute l'époque [l'Entre-deux-guerres] est la soif de monumental et de grandiose... » Mircea Eliade, 1990, *Profețism Românesc*, București, p. 167

<sup>5</sup> « C'est avec tristesse que nous assistons à la totale disparition du style roumain. Aussi immature soit-elle encore, si elle avait été conservée, Bucarest aurait pu parvenir à afficher un caractère propre, pittoresque ; mais nous avons préféré nous moderniser, nous banaliser, en singeant l'Occident. » Henri STAHL, 1910, *Bucureștii ce se duc*, rééd. Domino, 2002, București

<sup>6</sup> « Plus personne ne se souvient de ce qu'était notre capitale il y a quarante ans (...) ceux qui ont vu et auraient pu garder dans leur mémoire une image fidèle du Bucarest de 1866 ont assisté à des transformations successives si nombreuses que leurs souvenirs sont aujourd'hui confus. » DAME F., p. 106

<sup>7</sup> *idem*, p. 100

auparavant. Or la « cité jardin » était un projet de la municipalité, en lien avec la réalisation de « boulevards parcs », datant des dernières années du XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>8</sup>. C'est au début du siècle suivant qu'un Français confère à ces « maisons basses entourées de jardins<sup>9</sup> » le statut de cité, et les habitants de Bucarest préfèrent regretter la disparition d'une « ville jardin » plutôt que celle d'un village. Ce discours nostalgique récurrent fait donc appel à une ville originelle ou idéale, qui diffère selon les périodes.

La constante préoccupation pour un « Bucarest disparu », qui n'est plus le même d'un siècle à l'autre, semble accréditer la thèse du « destin tragique ». Les cycles de destructions empêcheraient une stratification de l'histoire dans les tissus urbains. Pour Giuseppe Cinà en 2005, la ville peut à première vue faire l'effet d'une « carte postale vierge » (p. 14) ; même s'il s'agit plutôt d'une perception de touriste occidental. Les destructions semblent avoir eu raison de Bucarest puisque l'on retrouve ces témoignages au tournant du XX<sup>ème</sup> siècle<sup>10</sup>, dans l'Entre-deux-guerres<sup>11</sup>, tout comme aujourd'hui<sup>12</sup> ; les plus récents insistent sur le dernier cycle de destruction, le plus présent dans les mémoires. Pourtant, si l'on consulte les premières cartes topographiques de Bucarest, réalisées à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle par des officiers autrichiens<sup>13</sup>, c'est le maintien d'une grande partie de la trame viaire jusqu'à nos jours qui domine. Une comparaison avec le premier plan cadastral, réalisé en 1846<sup>14</sup>, montre même un maintien de la distribution des bâtiments et des vergers.

Jusqu'au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, la plupart des bâtiments sont construits en bois et en torchis. Bucarest, privée de fortifications par les Ottomans (HARHOIU D., p. 23), est une ville basse rythmée par ses foires. Elle s'étend depuis les marécages du gué sur la Dambovița vers la plaine, le long des voies de communications. La ville présente une structure polycentrique, avec ses *mahala*<sup>15</sup>, quartiers organisés autour d'une église, d'une foire ou d'un puits. Les bâtiments d'un ou deux étages tournent le dos à la rue, selon la mode orientale ; ils sont intercalés de vergers, de vignes ou de terrains vagues (*maidane*), qui servent alternativement de champs, de pâturage et de terrain de foire. Cette structure, sur le modèle de Constantinople<sup>16</sup>, n'offre qu'une faible résistance mais permet à la ville de se reconstruire

<sup>8</sup> FEZI B. A., 2005, *Bucarest et l'influence Française, entre modèle et archétype urbain (1831-1921)*, Paris, L'Harmattan, p. 215-18

<sup>9</sup> Eugène PITTARD, 1917, *La Roumanie*, Paris, p. 78-79

<sup>10</sup> « Voici comment se sont déroulés les incendies, les séismes et les tempêtes à Bucarest, du XVI<sup>ème</sup> siècle à nos jours (...) Maintenant tout le monde peut facilement s'expliquer pourquoi nous n'avons pas à Bucarest de vieilles maisons, d'anciennes églises ou d'autres anciennes constructions, qui nous raconteraient, de par leurs connaissances, le passé et la vie d'antan de la ville. » Gheorghe IONNESCUI-GION, p. 353-354

<sup>11</sup> Les élèves de De Martonne reprennent ce discours : « L'époque des Brancoveni, qui va jusqu'en 1760, se signale par sa richesse artistique (...) Il ne reste malheureusement rien de ces édifices détruits par des incendies, des tremblements de terre, de nombreux passages d'armée, et une municipalité ignorante. » VERGEZ-TRICOM G. et FICHEUX R., 1927, « Bucarest », *Annales de Géographie*, n° 201, p. 220-21

<sup>12</sup> « Bucarest a eu une histoire tumultueuse : des invasions, des incendies dévastateurs - comme celui de 1847, des tremblements de terre et, non des moindres, les démolitions massives du régime totalitaire. Tout ceci a transformé irréversiblement l'aspect de la ville (...) les habitants ont du changer de repères identitaires, ils ont souvent dû recommencer à zéro. » Alexandru OFRIM, 2007, *Strazi vechi din Bucureștiul de azi*, București, Humanitas, p. 7

<sup>13</sup> *Plan von der Haupt und Residenz Stadt Bukurescht*, Franz Purcel, 1789 ; *Plan der Wallachischen Haupt Residenzstadt Bukurest*, Ferdinand Ernst, 1791 ; *Plan von Bukurest*, Colonel Specht, 1791, Muzeul Municipiului București (MMB).

<sup>14</sup> *Planul Bukurestului*, Maior Baron Rudolf Artur Borroczy, 1846, 90 planches, MMB, inv. 11135

<sup>15</sup> « Entre environ 1500 et 1830, le terme *mahala*, d'origine turque, désignait un quartier, qu'il soit marginal ou central (...) Le Bucarest occidentalisé a continué à être entouré de vastes faubourgs au mode de vie presque rural, auxquels on a appliqué indistinctement le terme de *mahala*. Depuis, *mahala* évoque la périphérie, ses habitants et leurs comportements, en opposition au centre modernisé » MAJURU A., 2003, *Bucureștii mahalelor, sau periferia ca mod de existență*, București, Ed. Compania, p. 8

<sup>16</sup> Pour Dana Harhoiu (p. 47 et 56) ce sont ces caractères « orientaux » qui empêchent la comparaison avec les villes occidentales, ils ont suscité les descriptions de Bucarest comme un grand village aux structures chaotiques.

aisément après les destructions périodiques : les bâtiments sont rapidement reconstruits en matériaux locaux, les *maidane*<sup>17</sup> servent de réserve foncière, la multiplicité des paroisses et des foires permet à la ville de subsister, même lorsqu'une importante partie de ses quartiers ont été détruits. Avec l'essor du commerce au XVIII<sup>ème</sup> siècle, les reconstructions d'églises et de monastères se font en briques et en pierres, la ville devient moins vulnérable aux incendies. Des palais et des caravansérails, les *han* qui sont en général offerts aux églises pour leur assurer des revenus, sont également construits dans les différents quartiers. Mais ces bâtiments nécessitent deux à trois reconstructions par siècle, comme le monastère de Sf Sava, qui est reconstruit en 1581, 1678, 1688, 1705, 1714, 1776, 1822 et 1838. Parfois les bâtiments trop endommagés sont abandonnés ou transformés en *maidane*, comme en témoignent les migrations de la Cour princière. Après l'incendie de 1718 et le séisme de 1738, l'Ancienne Cour (*Curtea Veche*) est abandonnée, les bâtiments servent de carrière de bois, de briques et de pierres. Le séisme de 1802 fait tomber les derniers murs, le terrain est alors réutilisé pour l'extension d'un marché. La Cour se déplace au Sud, sur une colline, mais après l'incendie de 1812, elle devient la Cour Brûlée (*Curtea Arsa*), elle se déplace alors au Nord.

Ainsi, Bucarest se reconstruit inlassablement par parties, du fait de crises et de destructions qui ont des périodes de retour relativement courtes et semblent s'additionner<sup>18</sup>. Au sein de ces cycles, les incendies ont la période de retour la plus brève, jusqu'au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, la capitale connaît un grand incendie toutes les décennies. Elle est inondée presque tous les printemps<sup>19</sup> et connaît chaque siècle deux ou trois inondations majeures ainsi qu'une ou deux secousses estimées à plus de 7,5° Richter<sup>20</sup>. Bucarest subit également 7 occupations militaires dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, dont la longue occupation russe de 1829-1834, puis encore 3 au XX<sup>ème</sup> siècle. Au cours des deux derniers siècles, deux cycles semblent se faire écho, mais les crises les plus traumatisantes ne sont pas de même nature. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, le séisme de 1802 et l'incendie de 1847 sont les plus cités<sup>21</sup>, alors qu'au siècle suivant, on retrouve bien les séismes, en 1940 et en 1977, mais surtout les opérations d'urbanisme, avec la « systématisation » menée par le régime de Ceaucescu. Entre ces deux cycles, une rupture s'est produite, introduisant la conviction que la ville traditionnelle, pourtant adaptée aux cycles de destruction, doit disparaître<sup>22</sup> au profit d'une ville résistante, moderne.

### L'incendie de 1847 et le programme de « modernisation » de la capitale

L'incendie de 1847 marque une première rupture dans ces cycles de reconstruction. Le feu détruit presque tout l'ouest de la ville, partant du centre commercial de Bucarest, jusque dans les champs, où il est porté par le vent<sup>23</sup>. Le plan Borroczyński de 1847 montre l'étendue des destructions<sup>24</sup>, 1 850 bâtiments ont brûlé sur une bande de 500 mètres par plus de deux

<sup>17</sup> *Maidan*, du turc *meydan*, est un terrain vague à l'intérieur ou aux marges de l'espace bâti, il peut servir de terrain de parcours, de foire ou de jeu. En roumain, « quitter le *maidan* » veut dire sortir de l'ombre ou mettre à jour ; « battre le *maidan* » signifie vagabonder.

<sup>18</sup> « Dieu, la nature et les hommes ont espéré pendant 50 ans faire croire aux habitants de Bucarest que leur heure était venue : les invasions (...), les sécheresses, pestes, séismes, incendies, le choléra et des tempêtes dignes des ouragans de l'Antiquité, se sont abattus en vagues successives sur Bucarest. » IONNESCU-GION Gh., 1899, p. 714

<sup>19</sup> « Quand venaient les pluies, la petite rivière s'enflait et inondait le quartier de la rive droite qui devenait un village lacustre où l'on se promenait en pirogue » DAME F., p. 110-111

<sup>20</sup> BALAN St., 1982, *Cutremurul de pământ din România de la 4 martie 1977*, București, Ed. Academiei, p.77-79

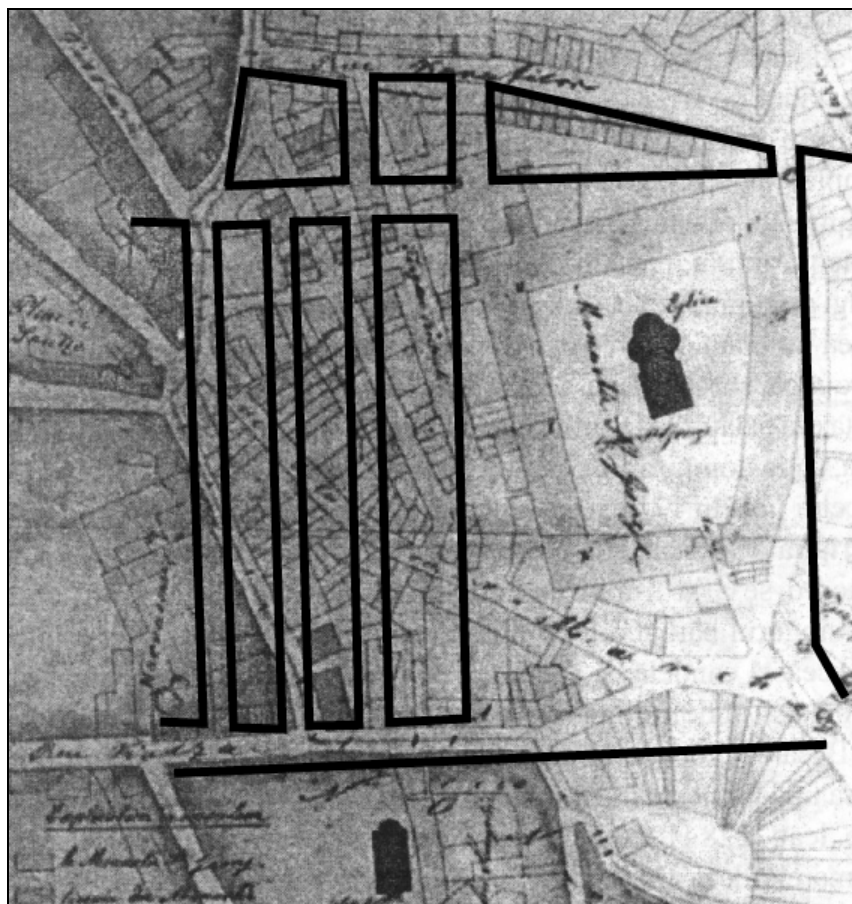
<sup>21</sup> POTRA G., 1981, *Din București de altadata*, București, Editura Stiintifica si Academica, p. 184-190

<sup>22</sup> « Malgré la conviction que le nouveau Bucarest devait être construit sur les ruines des *mahala* (...) elles ont perduré, encore plus têtues, à l'opposé des gares civilisatrices » IORGA N., 1904, « București », in *Drumuri si orase din Romania*, București, ed. Ila, p. 98-100

<sup>23</sup> BERINDEI D., 1996, « Le grand incendie de Bucarest du 23 mars/4 avril 1847 », *Revue d'Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, vol. 12, p. 55

<sup>24</sup> *Situations Plan abgebrannten Stadttheiles von Bukarest*, Rudolf Arthur baron von Borroczyński, 1847, MMB

kilomètres. Les reconstructions, sous la conduite de l'ingénieur en chef Borroczyn, sont l'occasion d'appliquer les règlements antérieurs, notamment le Règlement organique de 1831, adopté sous le protectorat russe<sup>25</sup>. Deux nouveaux règlements de 1847 et 1848 reprennent les mesures de 1831<sup>26</sup> sur l'élargissement des rues, l'obligation de construire en briques dégressive du centre vers la périphérie, et l'éloignement des ateliers. Autour des ruines de l'église St George, où le bâti a été entièrement détruit, Borroczyn procède à un remembrement parcellaire qui permet d'élargir la voirie et de créer des îlots orthogonaux (**doc. 1**).



**Doc. 1** : Tracé des nouveaux îlots autour de l'église St George sur le Projet Borroczyn de 1847

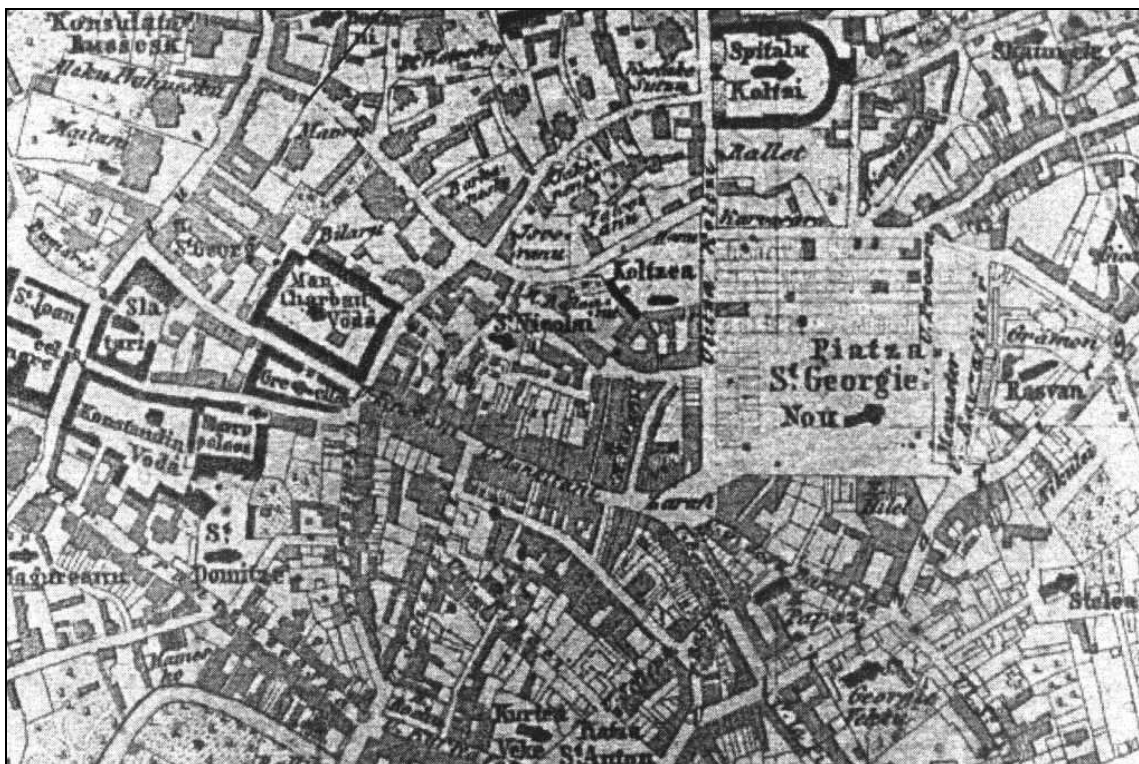
La suppression du mur d'enceinte de l'église permet d'ouvrir une grande place autour de l'église reconstruite. Les anciens propriétaires reçoivent de nouveaux lots, légèrement plus petits du fait de l'extension de la voirie (MUCENIC C., p. 67-70). L'introduction du permis de construire contraint les anciens propriétaires à reconstruire avec des matériaux plus résistants selon la nouvelle trame viaire. Ces reconstructions vont être lentes, le plan Borroczyn de 1852 montre qu'une très faible partie des lots ont été bâtis (**doc. 2**), les photographies de 1856<sup>27</sup> montrent de nombreuses friches autour des places St George et St Anton, ainsi que la réapparition de quelques constructions en bois. Cet incendie modifie la temporalité des

<sup>25</sup> « Le Règlement Organique prévoyait certaines mesures à prendre pour régler le cours de la Dambovița, mais on se garda bien de les appliquer. Tout le monde était convaincu alors que c'était faire acte de patriotisme que de violer le Règlement Organique. On le brûla en grande pompe en 1848 et la Dambovița continua d'inonder les quartiers de la rive droite » Frédéric DAME, 1907, p. 223-224

<sup>26</sup> Contenues dans l'annexe au Règlement organique, le *Règlement sur l'assainissement, l'embellissement et le maintien du bon ordre dans la ville de Bucarest*, elles visent à « embellir la ville de Bucarest et en faire une ville à l'instar de celles d'Europe »

<sup>27</sup> Ludwig Angerer, 1856, photographies noir et blanc, Muzeul Municipiului București (MMB), inv. 10792

reconstructions dans le centre, il marque le début du programme d'occidentalisation de Bucarest (CINA G., p. 96).



**Doc. 2 :** Les abords de la Place St George sur le Plan Borroczyn de 1852

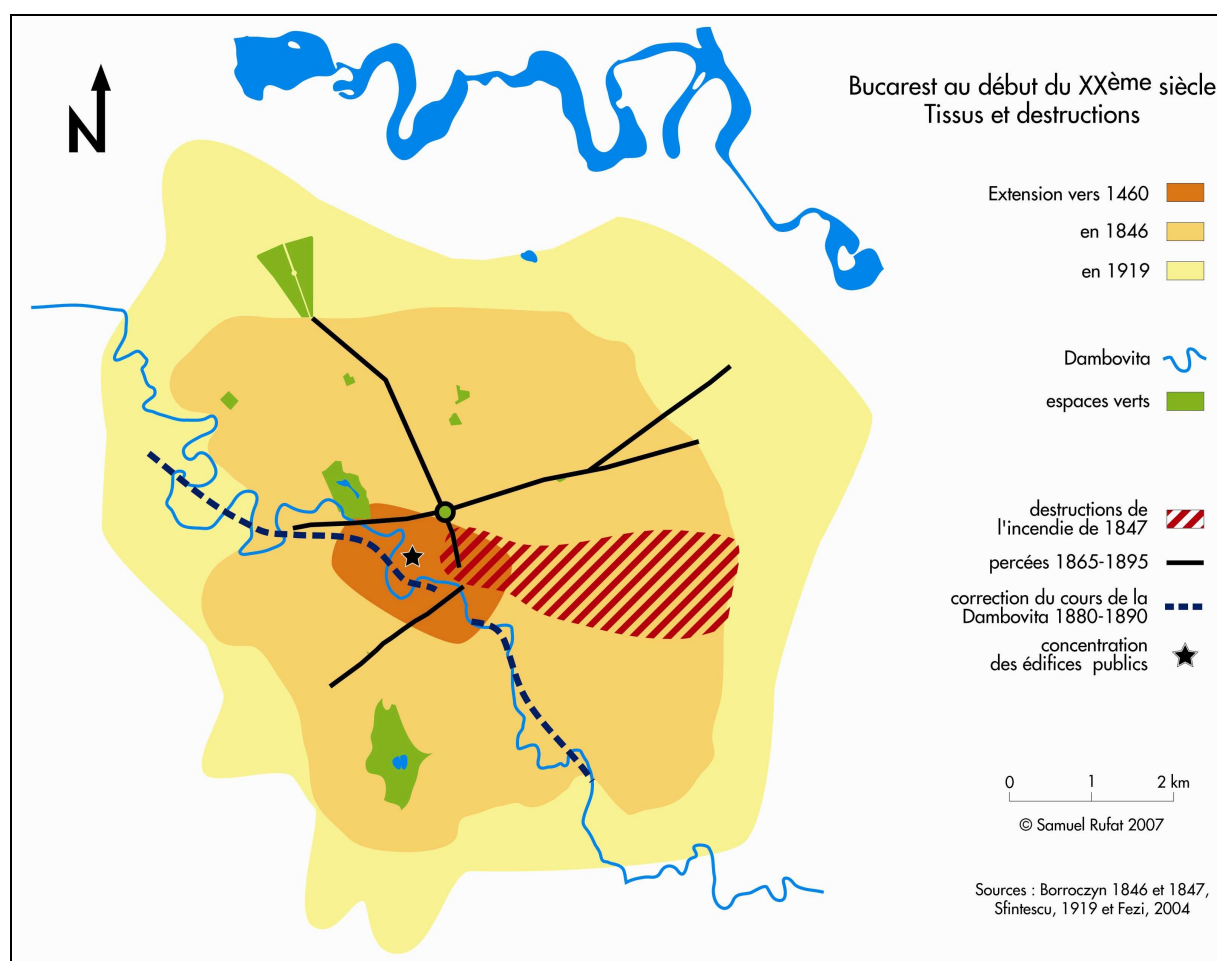
Après l'incendie de 1847, de nombreux bâtiments sont très endommagés, notamment les grands *han* et les monastères, qui occupent la majeure partie du centre ville. En 1849, les moines de Vacaresti décident de démolir une partie du plus grand caravansérail de Bucarest, le *han* Constantin Voda, puis en 1852 le gouvernement ordonne la destruction partielle ou totale des principaux *han*, dont l'état est déclaré trop dangereux<sup>28</sup>. Cette décision libère une partie du foncier du centre ville, où les vergers ont disparu et où l'on commence à manquer de place (MUCENIC C., p. 39). Avec la loi de sécularisation en 1863, les pouvoirs publics s'approprient ces nouveaux espaces libres ainsi que les monastères. En 1864, la loi d'expropriation pour cause d'utilité publique permet de disposer également des bâtiments intercalaires pour poursuivre les objectifs de 1831. Le programme architectural est infléchi par l'écho des travaux d'Hausmann : en janvier 1865, le Conseil communal décide d'une percée Est-Ouest, « Le Boulevard », sur le modèle parisien<sup>29</sup>. Le rapport communal de 1878 note la facilité des travaux et leur forte valeur ajoutée du fait du peu de destructions nécessaires, la percée se fait à travers des espaces « libres » et des terrains vagues<sup>30</sup>. L'axe Est-Ouest est complété après 1894 par un alignement Nord-Sud, formant une « grande croisée » dont le carrefour est en face de l'Université. Les bâtiments du monastère Sf Sava, reconstruits en 1838, sont détruits à partir de 1857, sous couvert de leur vétusté. Ils laissent place à l'Université et aux nouveaux axes (*idem*, p. 87). La ville moderne se construit par-dessus la ville « orientale », faite de caravansérails, de monastères et des *mahala*.

<sup>28</sup> POTRA G., *op. cit.*, p. 350-351

<sup>29</sup> FEZI B. A., *op. cit.*, p. 127-129

<sup>30</sup> *idem*, p. 167





**Carte 1** : Bucarest au début du XX<sup>ème</sup> siècle, extension des tissus et des destructions

Alors que les destructions de l'incendie de 1847 s'étaient portées vers l'Ouest, c'est à l'Est du centre ville que commencent les travaux de percée et que sont réalisés les bâtiments publics monumentaux (**carte 1**). Les travaux de rectification du cours de la Dambovitza entre 1880 et 1883 conduisent à un remodelage du bas de l'ancien axe principal, *Calea Victoriei* (DAME F., p. 224-225). Ces travaux, qui cherchent à limiter les inondations, conduisent à de nouvelles destructions. Ils profitent également des terrains sécularisés, où les bâtiments ont été laissés à l'abandon : au cours des années 1880 trois monastères et quatre des principaux *han* sont détruits pour laisser place à des édifices publics, la Banque nationale, le Palais de la Poste et la Caisse des Dépôts (Palais CEC). Une partie des églises est conservée et mise en valeur par des places et des parcs, après l'élargissement des voies. Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, le monastère Sarindar est à son tour détruit pour laisser place au Cercle Militaire, puis vient le tour du monastère Adormirea. La pression foncière conduit finalement à la disparition des places. L'église Zlatari est ainsi corsetée par de nouvelles constructions (MUCENIC C., p. 53). Certaines églises finissent même par tourner le dos aux nouveaux axes, comme l'église Ienii que l'on doit traverser par l'intérieur pour en admirer la façade (VOSSEN J., p. 180-181). La situation est telle qu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle le directeur du Musée d'Art National envisage de « déplacer » des églises pour pouvoir les mettre en valeur<sup>31</sup>.

<sup>31</sup> « Ne perdons pas de vue que si le maintien de l'église Stavropoleos à l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui est impossible, nous en sommes les seuls coupables. Nous avons laissé détruire l'ancien *han* qui l'entourait, puis, sur ce terrain vague, nous avons permis l'édification de ce monstre de pierre qui l'étrangle (...) la petite église, enserrée dans une armature en fer, ne souffrirait pas d'un transport sur la petite distance entre la Poste et Sarindar [environ 350 mètres] » TZIGARA-SAMURCAS AL., 1904, *Scrieri despre arta romanesca*, in PIPPIDI, 2002, p. 98



### Récurrences : le séisme de 1977 et la modernisation à la Ceausescu

Ces opérations d'urbanisme trouvent un écho au siècle suivant, lorsqu'une nouvelle crise permet la poursuite du programme de monumentalisation de la capitale. Le séisme du 4 mars 1977 fournit l'occasion de trancher le débat des années 1970 entre la réhabilitation ou la rénovation du centre ville (VOSSEN J., p. 260-261). Dans la loi de « systématisation territoriale » (L 58/1974), il était prévu des transports en commun conçus pour épargner le plus possible les tissus existants et de nouvelles constructions s'intégrant harmonieusement. La politique d'urbanisme connaît un revirement complet. Avec le séisme plus de 30 000 logements sont détruits ou gravement avariés<sup>32</sup> ; l'ampleur des dégâts et leur concentration dans les tissus anciens facilitent la condamnation du centre ville. En plus de leur insalubrité, les logements anciens se voient reprocher leur faible résistance : la suppression de plus de 200 000 logements « en dessous des standards » (34%) est planifiée au profit d'immeubles modernes, ce qui permet la récupération de plus de 1 200 ha des surfaces antérieurement bâties. En de nombreux endroits de Bucarest, les bâtiments endommagés ne peuvent être réparés, mais les travaux de déblayage sont également l'occasion de déclarer endommagés des bâtiments qui ont résisté au séisme. Ainsi, l'église Ienii (1720-24), bien plus endommagée par les engins de chantier que le séisme, est détruite en avril, de même que le palais Cerchez au mois de mai<sup>33</sup>. En 1978, Ceausescu formule le projet de création d'un nouveau centre et d'un nouvel axe Est-Ouest (**carte 2**), en s'appuyant sur le mauvais état des bâtiments et les nécessaires reconstructions<sup>34</sup>. Les travaux du « Palais de la République » et de l'avenue de la « Victoire du Socialisme », chargée de le mettre en valeur, commencent en 1984, sur la rive droite de la Dambovița : 112 opérations sont ouvertes cette année (*idem*, p. 264). La Commission des Monuments historiques ayant été dissoute en novembre 1977, son action de contrôle et de protection patrimoniale n'a plus lieu. Une partie des édifices qu'elle avait classés en 1956, en majorité des édifices religieux<sup>35</sup>, sont compris dans les périmètres de destructions. Une vingtaine d'églises, deux monastères (Cotroceni et Vacaresti), deux *han* et un hôpital sont démolis entre 1984 et 1987<sup>36</sup>. En revanche, 8 églises et une partie du monastère Mihai Voda, qui abritait les Archives de l'Etat ont été conservés suite à leur « déplacement », mais dans un objectif antagonique à celui de la solution préconisée au début du siècle. Ils ont été déplacés, parfois plus de 300 mètres, selon la méthode de « translation sur rail », mise au point par l'ingénieur Eugeniu Iordachescu, puis ont été « masqués » par les nouvelles constructions. Les travaux ne sont pas achevés quand survient la « Révolution » de décembre 1989 ; les destructions couvrent alors 400 ha sur une bande 5 km de long et 1 km de large (un cinquième du centre historique), et 40 000 personnes ont déjà été relogées en périphérie<sup>37</sup>.

La mise en perspective par la récurrence des intentions urbanistiques et des cycles de crise permettent d'éclairer le sens de ces destructions, dont l'ampleur continue de choquer. Tout comme les percées et les alignements du siècle précédent, dont l'axe Nord-Sud ne fut achevé qu'en 1943, ces destructions se concentrent le long des nouveaux axes (**carte 2**) ; à l'intérieur du périmètre des destructions, seul le quartier Vitan a subi une rénovation complète. En fait, de part et d'autre des percées, les tissus anciens sont restés en l'état ; le bâti ancien demeure prédominant dans le centre ville après 1989. Mais cette ancienneté est toute relative puisque les bâtiments d'avant 1900 ne sont jamais majoritaires. De plus, une fois encore, on constate un décalage spatial entre l'opération d'urbanisme et les destructions sur

<sup>32</sup> BALAN St., *op. cit.*, p. 14

<sup>33</sup> GIURESCU D. C., 1994, *Distrușterea trecutului României*, București, Ed. Museion, p. 41 et 56

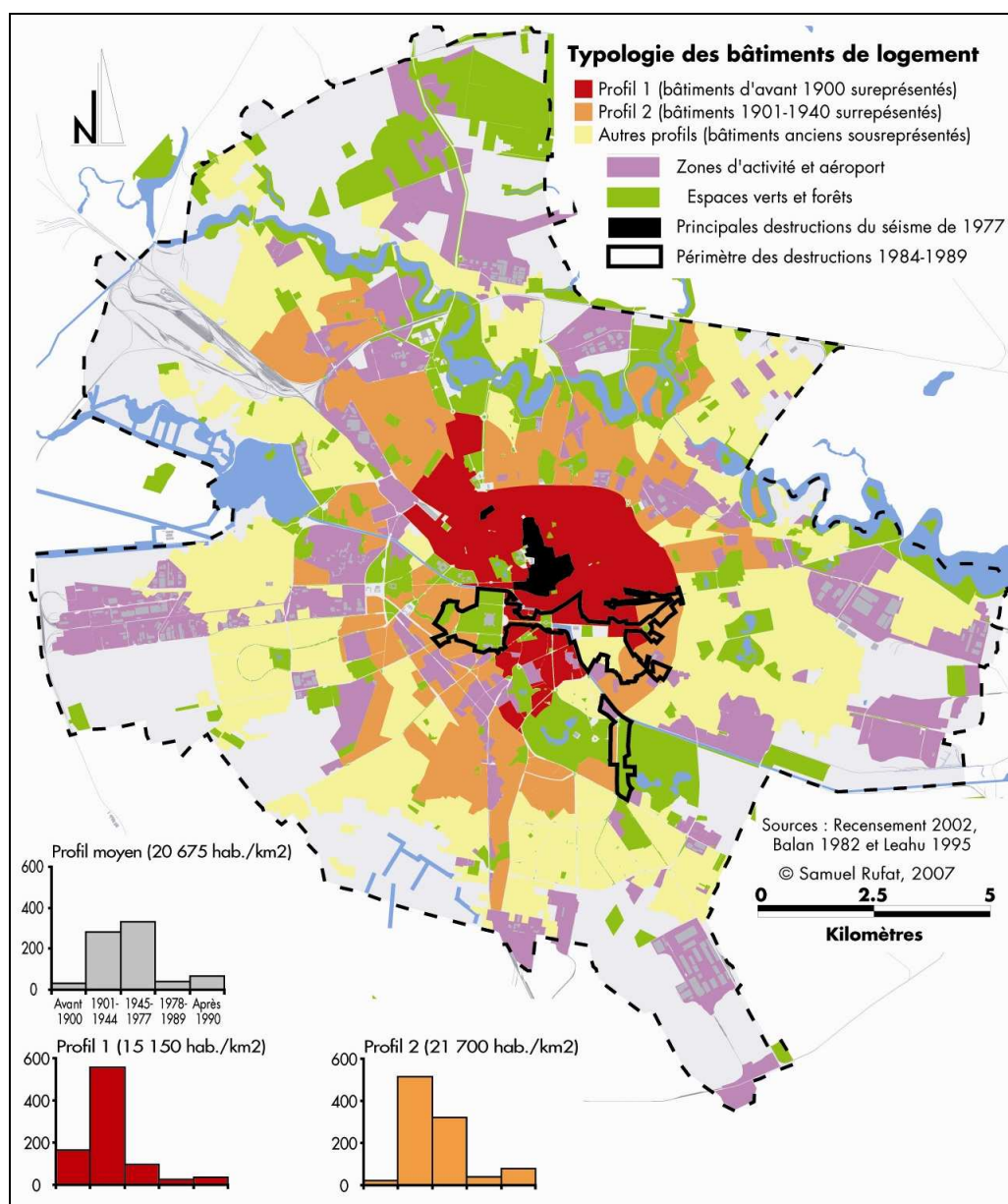
<sup>34</sup> DANTA D., *op. cit.*, p. 175

<sup>35</sup> GIURESCU D. C., *op. cit.*, p. 33-34

<sup>36</sup> POPESCU C., 2007, *București-Arhipelag. Demolarile anilor '80 : stergeri, urme, reveniri*, București, Compania

<sup>37</sup> LEAHU Gh., 1995, *Bucureștiul disparut*, București, Ed. Arta Grafica

lesquelles elle s'est appuyée : les nouvelles constructions sont concentrées sur la rive droite de la Dambovița, plus au Sud que les principaux dégâts du séisme de 1977 (**carte 2**).



**Carte 2** : Bucarest au début du XXI<sup>ème</sup> siècle, typologie des quartiers et destructions

Les similarités entre les opérations de rénovation du centre ville du XIX<sup>ème</sup> et du XX<sup>ème</sup> siècles découlent de la poursuite d'un programme similaire. Ces opérations reprennent les préoccupations récurrentes de la municipalité, des urbanistes et des architectes, qui cherchent depuis le *Règlement organique* de 1831 à densifier Bucarest, à y réduire les friches, l'habitat insalubre pour construire à la place des édifices monumentaux. Le tremblement de terre de 1977 a pu servir de prétexte à l'application de la « systématisation » de 1974, mais elle provient en fait de projets bien plus anciens. Le terme de « systématisation » est employé à Bucarest depuis la « loi de création d'une Caisse des travaux de la ville de Bucarest » de 1893, dont l'art. 2 oblige la ville à se doter avant la fin du siècle, en plus du plan d'alignement des rues, d'un « plan de systématisation ». Ce plan est établi en 1914 par Cincinat Sfantescu, l'architecte en chef de la capitale, puis adopté en avril 1921. Approfondi en 1935, il vise une croissance planifiée de la capitale sur une période de 50 ans. Ses préoccupations majeures

sont déjà la densification de la capitale et l'endiguement de son extension spatiale par la création d'une ceinture verte sur le modèle londonien. L'assainissement est ensuite favorisé en introduisant le zoning, en réglementant les conditions de logement et les activités industrielles, en décongestionnant la circulation à l'aide de nouvelles percées, de places, de parcs, en améliorant les transports en commun<sup>38</sup>. Cette politique s'était traduite par des destructions de lotissements illégaux et insalubres dans les années 1930, mais la mairie avait reculé face à l'opposition de la population (VOSSEN J., p. 160-161). Dans l'Entre-deux-guerres la jeune génération d'architectes attend le pouvoir fort<sup>39</sup> qui lui permettra d'éradiquer ces quartiers insalubres en s'inspirant du plan Voisin<sup>40</sup>. En 1932, Sfintescu prévoit également la constitution d'un « Centre Civique » concentrant les pouvoirs et les bâtiments publics autour d'une grande place et d'un axe structurant. Il retient deux emplacements pour ce centre politico-administratif, tous deux déjà occupés, dont l'un est la colline où, 50 ans après, Ceausescu réalisera en partie ce projet<sup>41</sup>. Les destructions de l'urbanisme de Ceausescu apparaissent alors comme l'un des derniers soubresauts d'un programme bien plus ancien de modernisation de la capitale, destiné à en faire une vitrine du jeune royaume. Le détournement de ce programme au profit du régime socialiste inscrit paradoxalement le projet de « table rase » dans une continuité mécanique avec la reprise des mêmes préoccupations, des mêmes projets, avec des arguments similaires.

### Bucarest et son irréductible polycentrisme, les *mahala*

Cette récurrence des préoccupations et des projets d'urbanisme semble indiquer que leurs objectifs sont difficiles à atteindre. En effet, Vintila Mihailescu notait déjà en 1914 que Bucarest est « une ville qu'il n'est pas aussi facile de transformer qu'on pourrait le croire au premier abord<sup>42</sup> ». Quant à Paul Morand qui reprend le thème du « destin tragique », il va à l'encontre de l'idée d'une perpétuelle table rase<sup>43</sup>. Bien au contraire, il retrouve dans l'Entre-deux-guerres le Bucarest du milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, en citant Le Clerc, qui s'étonne en 1860 « de tant de palissades, de chiens errants et de terrains vagues, de ces fragments de faubourg épars et qui aujourd'hui encore accompagnent le voyageur jusqu'au centre<sup>44</sup> ». Au début du XXI<sup>ème</sup> siècle, il ne manque au centre ville de Bucarest ni friches, ni palissades et ni chiens errants.

C'est pourquoi certains auteurs contemporains, certes minoritaires, mettent en avant les permanences de la capitale<sup>45</sup> plutôt que les cycles de destructions. Bucarest a conservé son

<sup>38</sup> SFINTESCU C., 1919, *Studiu asupra planului general de sistematizare al capitalei*, București

<sup>39</sup> « Où est la main de fer, l'intelligence visionnaire et le pouvoir téméraire dont a impérieusement besoin notre ville ? (...) Bucarest reconstruit de la sorte sera dans 50 ans une ville heureuse et saine, une cité jardin avec des parcs et des palais (...) Une volonté et une main de fer, comme Bucarest en a déjà connu, et cette utopie deviendra réalité » Marcel IANCU, « Utopia Bucureștilor », in CREANGA H., DOICESCU O., IANCU M., 1935, *Catre o arhitectura a Bucureștilor*, București, Ed. Ziariul Tribuna Edilitara, p. 11 et 24

<sup>40</sup> « Nous n'allons pas raser Bucarest. Nous pouvons en revanche, en commençant modestement, réaliser un quartier dans lequel nous ne garderons aucune des formes anciennes. Il va falloir partir d'une architecture nouvelle, en renonçant au passé, quelle qu'en soit la valeur » Horia CREANGA, « Anarhia stilurilor și arta viitorului », in *op. cit.*, p. 29-30

<sup>41</sup> SFINTESCU C., 1932, *Pentru București. Noi studii urbanistice*, Sosec, București

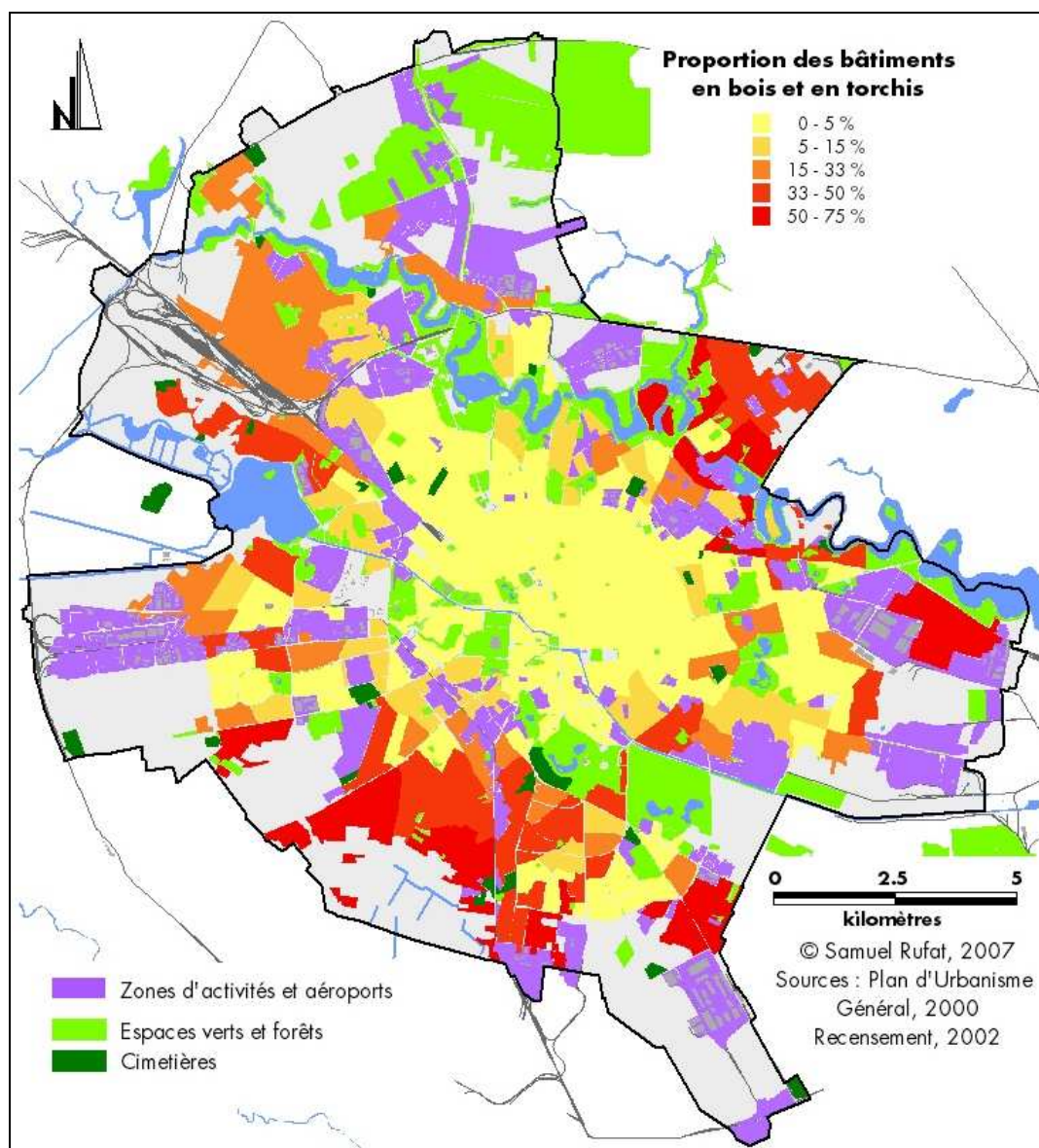
<sup>42</sup> MIHAILESCU V., 2003, *București. Evoluția geografică a unui oraș*, manuscrits de 1914 et 1977, Bucarest, Paideia, p. 15

<sup>43</sup> « Capitale d'une terre tragique où souvent tout finit dans le comique, Bucarest s'est laissé aller aux événements sans cette raideur, partant sans cette fragilité que donne la colère (...) Bucarest est resté gai. » Paul MORAND, 1935, *Bucarest*, Paris, Plon, p. 291

<sup>44</sup> *idem*, p. 138

<sup>45</sup> « Ni l'adversité des mouvements tectoniques, ni la modernisation rapide, ni la négligence des décennies d'économie centralisée, ni la pression des nouveaux intérêts financiers n'ont pu démanteler la particularité de Bucarest. La ville a conservé sa structure unique de strates entremêlées, toutes lisibles, toutes apparentes. »

polycentrisme et son organisation générale Nord-Sud, en fonction de l'ancien gué sur la Dambovița. Le mélange et la juxtaposition de constructions d'époques, de formes et de styles différents, souvent de façon désordonnée, lui donne un aspect de capharnaüm, qui rappelle son ancienne « vigoureuse vie de bazar<sup>46</sup> ». Mais ces permanences de la capitale sont avant tout vues comme celles des problèmes qu'il s'est toujours agi d'éradiquer. Ainsi, les re-publications récentes d'ouvrages anciens sont presque toutes précédées d'une introduction qui insiste sur l'actualité des analyses développées<sup>47</sup>.



**Carte 3 : Proportion des bâtiments construits en bois et en torchis en 2002**

CELAC M., CARABELA O., MARCU-LAPADAT M., 2005, *București, arhitectura si modernitate*, București, Arcub-Simetria, p. 18

<sup>46</sup> IORGA N., 1904, *op. cit.*, p. 99

<sup>47</sup> « Le lecteur d'aujourd'hui constate avec surprise que, bien que 70 ans et de nombreux 'locataires' de la Mairie nous séparent, de nombreux problèmes qui préoccupaient les Bucarestois d'alors restent d'actualité » MUSAT C., 2005, *București anului 1935. Articole aparute in 'Realitate Ilustrata'*, București, Tritonic, p. 8 ; « Lire ce livre aujourd'hui est douloureux, il pourrait être écrit en 1997 : de nombreux problèmes identifiés sont les mêmes, si ce n'est plus graves encore aujourd'hui » IOAN A., in CANTACUZINO G. M., 1947, *Despre o estetica a reconstrucției*, rééd. 1997, București, Paideia, p. 5

Ce sont les traits de la *mahala* qui semblent les plus pérennes, alors qu'ils sont fustigés depuis le programme d'occidentalisation de la capitale<sup>48</sup>. En 1914, Vintila Mihailescu oppose l'Est de la capitale qui a été modernisé à l'Ouest (p. 26) : dans le centre tout comme en périphérie, il relève le style des *mahala*, « des quartiers à l'aspect de villages, bordés de terrains vagues et de palissades (...) l'ancien esprit et ses formes de vie matérielles n'ont pas disparu » (p. 12-14). En fait, ce sont les quartiers détruits par l'incendie de 1847 et des nouveaux lotissements périphériques, souvent illégaux, qui semblent conserver les traits caractéristiques de Bucarest. Peut-on parler de persistance, quand aux cycles de destructions répondent des cycles de (re)construction à l'identique ou tout du moins dans le style et l'esprit des siècles précédents ?

L'extension spatiale et la survivance des *mahala* ont conduit à en faire un trait caractéristique de Bucarest<sup>49</sup>, au même titre que les terrains vagues<sup>50</sup>. Il est malaisé de délimiter les *mahala*<sup>51</sup>, mais elles semblent encore s'étendre sur plus de la moitié de la surface de la capitale au début du XX<sup>ème</sup> siècle ; à tel point que l'architecte George Matei Cantacuzino présente Bucarest comme des îlots épars d'ordre au milieu d'une mer de *mahala*<sup>52</sup>. Aujourd'hui, pour Joaquim Vossen, les traits des *mahala* sont toujours perceptibles. Il ajoute que si ces quartiers ont survécu à toutes les opérations d'urbanisme et que leurs habitants continuent de détourner l'espace public de ses fonctions, c'est en raison d'une mentalité qui refuse toute norme et la soumission à l'administration urbaine (p. 294). Depuis l'arrêt soudain des destructions des années 1980, ces *mahala* reprennent leur cycle : Vossen affirme qu'elles regagnent du terrain jusqu'en centre ville (p. 228), d'autres auteurs font le même constat, mais en périphérie<sup>53</sup>. En fait, les contours des *mahala* sont flous et ses traits discernables un peu partout : dans les maisons individuelles en bois et en torchis, en périphérie mais aussi entre les barres de logements collectifs, dans les rues du centre où circulent des charrettes qui recueillent le fer usagé malgré les panneaux interdisant leur passage, dans l'invasion de l'espace public par les bâtiments d'un commerce chaque jour moins « informel », les troupeau de moutons traversant les boulevards pour aller paître dans les parcs, ou même les églises en bois qui ont surgi récemment au milieu des grands ensembles. La *mahala* marque donc l'inertie des habitudes, des comportements et des mentalités mais aussi le maintien du polycentrisme face aux faiblesses de la mairie centrale, incapable d'imposer partout l'ordre urbain. Plus qu'une persistance du bâti, il s'agit de la résistance d'une partie des Bucarestois à l'acculturation.

<sup>48</sup> « Evaluer les localités roumaines selon les critères des villes occidentales a engendré un 'complexe' du bourg et de la *mahala*, mis en avant avec une condescendance et une résignation non dépourvues d'un attachement nostalgique » HARHOIU D., p. 17

<sup>49</sup> « La *mahala* est peut être la partie la plus authentique de Bucarest. C'est un monde en formation, qui représente la lente mais persistante adaptation du rural à la vie urbaine » CANTACUZINO G. M., *op. cit.*, p. 56

<sup>50</sup> « Il semble que ces friches urbaines, les *maidane*, qui était l'un des caractéristiques de Bucarest depuis des siècles, n'avaient pas cédé de terrain, même sous le régime de Ceaucescu » VOSSEN J., p. 273

<sup>51</sup> « Si l'on voulait traduire *mahala* par banlieue ou par zone, on s'en ferait une idée fausse ; Bucarest n'est pas Londres, Vienne ou Paris (...) on dirait plutôt un phénomène physique décroissant. Les maisons serrées et très hautes au centre s'en vont vers la périphérie en s'espacant et en s'abaissant graduellement jusqu'à se fondre en mesures. La ville européenne s'évanouit et l'Asie commence sans transition. » MORAND P., 1935, *op. cit.*, p. 129

<sup>52</sup> « Notre métropole tout entière est une énorme *mahala*, où d'apparents fragments isolés d'organisation essayent de se cristalliser sous forme de boulevards, de places, de quartiers de villas ou de parcs. Le reste a glissé entre les doigts de l'autorité, suivant dans son développement ses mystérieuses lois anarchiques. La *mahala* n'est pas seulement périphérique. » CANTACUZINO G. M., *op. cit.*, p. 56

<sup>53</sup> STAN A., « Periferia românească ruptură și continuitate », *Arhitect Design*, n° 98, fév. 2001, p. 22-25 ; MAJURU A., *op. cit.*, p. 235-238



### Les Bucarestois face aux destructions

La prédominance actuelle d'un regard et d'une littérature nostalgiques avec la figure du traumatisme<sup>54</sup> contribue à effacer la notion de cycle au profit de celle de rupture. Les opérations d'urbanisme du XIX<sup>ème</sup> siècle sont aujourd'hui passées sous silence, tout comme les catastrophes antérieures sont refoulées par la mémoire du séisme de 1977. En comparaison avec les opérations récentes, ces premières étapes de la modernisation semblent avoir été mieux supportées. Bogdan Fezi l'avance en s'appuyant sur la presse de l'époque, sur le succès des souscriptions de la mairie et sur les demandes des habitants, qui proposent parfois de céder gratuitement une partie de leur terrain<sup>55</sup>. Cette attitude ne concerne pas la majorité des habitants de Bucarest, ceux des *mahala* notamment, et si elle montre le soutien d'une élite au programme « d'embellissement », elle ne révèle pas l'adhésion à la destruction des *han* et des monastères. Cependant, les voix qui se sont élevées pour déplorer la disparition de ces édifices sont peu nombreuses<sup>56</sup>. En revanche, dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, l'extension des *mahala* sur plus de la moitié de la surface de la capitale a été interprétée comme l'expression de l'attachement de la majorité à l'habitat individuel<sup>57</sup>. Le maintien des *mahala* et la résistance à l'acculturation seraient alors le témoignage d'une faible adhésion au programme de modernisation, qui se proposait de densifier la capitale en les éradiquant.

Le bilan des opérations d'urbanisme des années 1980 commence quand à lui à être revisité. Avec le recul, certains architectes avancent que la capitale en serait sortie bonifiée<sup>58</sup>. Alors que, jusqu'en 1992, de nombreux projets de destruction du « Centre Civique », de reconstruction de la colline et d'aménagements divers ont cherché à expier ce symbole du régime de Ceausescu<sup>59</sup>, cet édifice est redevenu le centre du pouvoir. Le bâtiment, achevé à la fin des années 1990 et rebaptisé « Palais du Parlement », accueille depuis 1996 les députés et depuis 2004, les sénateurs ainsi qu'une partie de l'appareil administratif. Les habitants de Bucarest considèrent le « Palais » avec un mélange d'horreur et de fierté, tandis que le projet « Bucarest 2000 », qui fit l'objet d'un concours international d'architecture et qui devait réintégrer cet ensemble monumental au reste de la ville, est resté dans les cartons. Aujourd'hui, la ville a renoué avec la pratique d'édifier au raz des églises et des monuments historiques des bâtiments proclamant leur modernité, alors que la réhabilitation du centre ville est toujours balbutiante<sup>60</sup>. Plus que le « Centre Civique » et le nouvel axe qui lui fait face, ce sont le régime totalitaire, le rationnement et l'habitat collectif qui caractérisent les années 1980 pour les habitants de Bucarest<sup>61</sup>. Le traumatisme des expropriations et surtout du « bloc », du logement collectif, sont peut-être responsables de la prégnance de l'image de destruction sur celle de modernisation.

<sup>54</sup> « Bucarest a été une ville martyre, mutilée par une intervention de grande envergure (...) sa mémoire collective a été détruite, cette expérience accumulée, qui était le garant de ses racines temporelles a été annihilée » HARHOIU D., p. 18

<sup>55</sup> « A Bucarest les transformations urbaines témoignent d'une longue et fortunée *entente sociale* » FEZI B. A., *op. cit.*, p. 203

<sup>56</sup> L'historien Nicolae Iorga, lorsqu'il est président de la Commission des Monuments historiques dans les années 1930, dénonce le peu d'attention porté aux monastères dans les années 1860, *in* PIPPIDI, *op. cit.*, p. 43 ; voire aussi TZIGARA-SAMURCAS AL., *op. cit.*

<sup>57</sup> CANTACUZINO G. M., *op. cit.*, p. 57-58 et SFINTESCU C., 1933, « Societatea comunală de locuințe ieftine și realizarea ei », *Urbanismul*, n° 5-6, p. 278-279

<sup>58</sup> IOSSA I., 2006, *L'Héritage urbain de Ceausescu : fardeau ou saut en avant?*, Paris, L'Harmattan, 179 p.

<sup>59</sup> *idem*, p. 121-122

<sup>60</sup> HAPENCIUC BLUM I., 2007, *Régénération urbaine et renouvellement des pratiques d'urbanisation en Roumanie : Le cas du centre historique de Bucarest*, thèse de doctorat de l'INSA de Lyon, sous la direction de Monique Zimmermann, 293 p.

<sup>61</sup> POPESCU I. *et al.*, 2003, *LXXX, Marturii orale anii '80 și bucureștenii*, București, Paideia-Muzeul Țăranului Roman

Le silence indulgent sur les opérations du XIX<sup>ème</sup> siècle, s'apparente à un déni des traumatismes précédents<sup>62</sup> qui fait de la dernière opération une rupture et en alourdit le bilan. L'opération d'urbanisme des années 1980 a surtout le tort d'être la plus récente, celle dont la mémoire est encore fraîche. De plus, le centre ville s'étant densifié, les friches étaient plus rares et de nombreuses expropriations de particuliers furent nécessaires, dont les suites juridiques sont aujourd'hui loin d'être closes. Enfin, la mise à l'écart de la figure du cycle, fait que l'on reproche souvent à ce qui est vu comme une rupture après 1977 d'être responsable de l'ensemble des transformations liées au programme de modernisation de Bucarest et de son inadéquation actuelle avec les fantasmes de la capitale qui traversent les siècles.

Le pluriel de majesté utilisé pour faire référence à la capitale jusque dans l'Entre-deux-guerres (*Bucureștii*) correspond aussi à la reconnaissance de la coexistence de plusieurs villes. Cette coexistence est parfois rapprochée de la bipolarisation de la culture roumaine, analysée par Mircea Eliade, qui la schématise par l'opposition entre deux écrivains : Eminescu, le villageois, et Caragiale, le cosmopolite. Cette coexistence n'est pas pacifique et Bucarest donne l'impression d'être schizophrène : pour faire face aux destructions périodiques, le choix semble nécessaire d'une transformation radicale de la ville, peu résistante mais adaptée à une reconstruction rapide ; or après chaque traumatisme, ce sont finalement les traits traditionnels de la ville qui se redéplient. En entrant en conflit avec la ville fantasmée, ils alimentent de nouvelles destructions. Plus que la table rase, c'est la figure du cycle qui caractérise l'évolution de Bucarest. Son « destin tragique » est celui d'être devenue capitale, vitrine d'un pays rural se cherchant une place entre différents empires. Cette rupture date bien du milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle et elle se poursuit aujourd'hui, car la Roumanie est encore un pays profondément rural.

A l'heure de l'intégration européenne, la mise en avant des héritages orientaux n'est pas privilégiée, même si le *han* Gabroveni, dont les ruines étaient à l'abandon depuis 1977, est en reconstruction en vue d'en faire un centre culturel. Bucarest continue d'être le théâtre d'un conflit entre la normalisation moderniste et le redéploiement des formes traditionnelles (*mahala*, *maidane*...), que la mairie essaye de repousser loin du centre. Les autorités dénoncent encore les mentalités « paysannes » de leurs administrés, mais leur indépendance d'esprit est aussi à l'une des fiertés des Roumains. Bucarest n'est une ville ni homogène, ni policée. Au lieu d'une sédimentation, elle poursuit, au gré des reconstructions, la juxtaposition de bâtiments et de pôles éclectiques, ce qui lui donne un aspect de capharnaüm. Plus que vierge, la carte postale de Bucarest est foisonnante.

#### Références :

- CINÀ G., 2005, *Bucarest, dal villaggio alla metropoli. Identità urbana e nuove tendenze*, Milan, Ed. Unicopli, 178 p.  
DAME F., 1907, *Bucarest en 1906*, Bucarest, Ed. Socec, 640 p.  
HARHOIU D., 1997, *Bucarest, une ville entre Orient et Occident*, București, Ed. Simetria-Arcub, 135 p.  
IONNESCU-GION G., 1899, *Istoria Bucureștilor*, București, Ed. Soceco, 867 p.  
MUCENIC C., 2004, *Strazi, pietre, case din vechiul București*, București, Ed. Vremea, 135 p.  
RICŒUR P., 2000, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 675 p.  
VOSSEN J., 2004, *Bukarest. Die Entwicklung des Stadtraumes*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag, 320 p.

---

<sup>62</sup> L'oubli collectif est « une forme retorse de l'oubli (...), la dépossession des acteurs sociaux de leur pouvoir originaire de se raconter eux-mêmes » RICŒUR P., p. 580